

L'homme dressé

« Je vois les hommes ; ils marchent comme des arbres¹. »
Sur le chemin qui serpente au milieu des vignes et des oliviers, l'aveugle a prié le thaumaturge de le guérir de sa cécité. À travers ses paupières frémissantes qui accueillent enfin la lumière du jour, il confond encore les hommes et les arbres. « Étrange méprise, diront les gens de raison ; qui saurait croire un instant qu'un arbre puisse marcher ! Il faut être aveugle pour imaginer une telle niaiserie. » Niais, ce miraculé ? Pas le moins du monde. Car ce n'est pas des arbres qu'il parle ; ceux-là, il les connaît pour les avoir trop souvent rencontrés et heurtés sur sa route d'obscurité. Alors que ses yeux s'ouvrent au monde, il s'émerveille au contraire devant un être dont il découvre enfin l'étonnante singularité : l'homme est un être qui marche, debout ! Aucun autre vivant n'est capable d'une telle audace dont lui, l'ancien aveugle, mesure désormais toute

1. *Évangile selon saint Marc* 8, 24. La guérison de l'aveugle par Jésus, selon le récit de Marc, se déroule en deux temps : Jésus met d'abord de la salive sur les yeux de l'homme qui profère alors cette phrase étonnante ; puis Jésus lui impose les mains avant qu'il ne retrouve une vue parfaite.

La marche à l'étoile

la portée : debout, l'homme peut voir plus loin que le bout de son nez, plus haut que ses cousins à quatre pattes. Il peut voir jusqu'à l'horizon ; il peut voir jusqu'au ciel.

Ce moment où l'humain a commencé à marcher « comme des arbres », dressé sur ses deux membres postérieurs comme sur de mobiles racines, nous restera à jamais inaccessible. Aucune argile, a fortiori aucune pellicule, n'a pu le fixer. Et les paléontologues, en scrutant fosses et fossiles, ne pourront jamais dire autre chose que : « Non, c'est trop tôt : ce ne sont pas encore des traces d'hommes ! » ou « Non, c'est trop tard : nous avons les restes d'une troupe humaine ! » Insaisissable commencement de la bipédie. Pourtant cet instant, chacun d'entre nous, à moins d'un malheureux handicap congénital, l'a un jour vécu. Moment unique et répété à l'envi, qui construit l'être humain en même temps que son espèce tout entière, car il instaure et exige simultanément une relation avec un père ou une mère, un frère ou une sœur pour oser les premiers pas. Moment de promesse non dénué de violence faite à soi-même, à l'instar de toute naissance : la verticalité toute neuve fait irruption au sein d'une horizontalité dont les autres primates s'étaient jusqu'alors satisfaits. La colonne vertébrale qui se déploie, aussi souple qu'un roseau, aussi solide qu'un chêne, fait entrer dans les poumons de l'homme, étonné, étouffé aussi, un air jusqu'alors inconnu. Non plus celui de la terre, aux odeurs mêlées d'humus, de sang et de semences, mais celui du ciel, dont nul ne sait d'où il vient ni où il va. Et cette verticalité offre à l'être désormais dressé deux libertés inconnues, celle de ses mains et celle de sa tête. À quoi, à qui va-t-il les consacrer ? À se gratter stupidement le crâne, répondra le facé-

L'homme dressé

tieux. À porter sa paume devant les yeux pour lire le vol des hirondelles, les nuances de l'azur, les clins d'œil des étoiles, dira le poète. À tracer des plans et des cartes, à construire des outils de plus en plus perfectionnés, à conquérir le monde, dira le conquérant. À embrasser à pleines mains et à pleine bouche l'être aimé, dira l'amoureux.

« Le passage à la bipédie, écrit l'anatomiste Owen Lovejoy, est un des tournants anatomiques les plus frappants qu'on puisse constater dans le domaine de la biologie évolutive¹. » Laissons aux anatomistes, aux anthropologues et aux primatologues le soin de débattre des origines, des conditions et des conséquences de l'apparition de la bipédie au sein des primates. Laissons-leur la question du lien chronologique et causal entre l'adoption de la station debout, l'apparition des premiers outils de pierre et la taille du cerveau humain. Mais prenons soin de mesurer, sans nous lasser, la portée du mot de l'aveugle qui miraculeusement a retrouvé la vue : « Je vois les hommes ; ils marchent comme des arbres. » L'odyssée de l'humanité est celle d'êtres-dressés-qui-marchent. À l'appel d'un homme-dieu. Au chant des étoiles.

1. Cité dans Richard Leakey, *L'origine de l'humanité*, Paris, Hachette, 1994, p. 31.